Onna bouna precauchon

Autor(en): **Rn.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 24

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-198795

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

volupté et du bonheur dans les corolles odoriférantes des roses, ne fut guère transformé, son esprit ne changea pas: il symbolisa une morale plus réservée, plus fermée, moins facile, mais au fond la signification demeura la même.

Seuls, les Allemands du Nord, les Hongrois et les Russes ont conservé intégralement la fête du Mai fleuri.

Et c'est tout simplement parce qu'ils sont plus près de la nature qu'ils n'ont pas voulu sacrifier à l'esprit moderne l'une des plus poétiques fictions que nos pères nous aient léguées.

Pas de fête sans les fleurs. Elles règnent partout, souveraines incontestées, et l'on a emprunté aux anciens Italiens la coutume de fleurir magnifiquement nos tables, dans les dîners d'apparat. Cette coutume fut instaurée par les seigneurs milanais qui vinrent en France à la suite de Marie de Médicis. Ce fut un engouement extraordinaire, et Mme de Sévigné en parle avec faveur. C'est d'ailleurs l'époque où l'on se ruine galamment pour les fleurs, où Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande et vainqueur du Roi-Soleil, s'inquiète entre deux batailles de ses plantations de jacinthes et de tulipes.

Tout récemment, lors du voyage du président Loubet, à Nice, la décoration de la salle de spectacle du Casino municipal, où eut lieu le banquet, émerveilla tous les convives. Ce n'étaient partout que fleurs; elles couraient en guirlandes le long des murs, serpentaient sur les tables, s'accrochaient aux cristaux des lustres pour retomber en pendentifs d'une grâce inimaginable; elles s'entassaient dans les surtouts, les corbeilles, s'élançaient en gerbes, s'épanouissaient en touffes et en bouquets: c'était admirable. Il y avait là la plus belle collection d'orchidées, de lys, de roses, de cinéraires, de violettes que l'on puisse rêver.

* * *

Par un phénomène assez curieux et bien fait pour tenter l'esprit d'un psychologue, plus les difficultés augmentent de la vie matérielle, plus les désirs s'en vont vers les choses de luxe et de beauté.

Tous les jours nous en avons un exemple sous les yeux. Qui n'a vu une petite ouvrière distraire deux sous de la pièce ronde destinée à son déjeuner pour faire emplette d'un bouquet de violettes ou d'une rose. D'aucuns même, esprits chagrins, ont blâmé cette « frivolité », ont parlé, en haussant les épaules, de gaspillage.

Ceux-là ont tort et ce sont elles qui ont raison, les petites recluses; les fleurs leur apportent l'illusion de la liberté, de l'air pur, du soleil: une poignée de violettes épanouies dans un verre d'eau leur fait oublier pour quelques instants le morose atelier, l'ennui de la besogne monotone, les soucis, parfois la misère. Ce besoin est une preuve flagrante que l'instinct de ce qui est beau, fin, délicat n'est pas mort au cœur de la race populaire: il subsiste vivace, il se révèle par là. Or, un peuple qui garde en son âme l'amour du beau et la soif de la nature n'est pas un peuple mort, n'en déplaise aux pessimistes ».

Onna bouna precauchon.

Quand on amè cauquon, on fâ cein qu'on pâo po lai férè plliési, et on fâ cein qu'on pâo assebin po lai esquivâ d'âo chagrin.

Dè tot teimps, lè Combi ont eu d'âo goût po la musiqua, et faut bin derè que sein serivont adrâi bin et que lè fasâi gaillâ bin ourè, kâ l'ont adé z'u étâ dâo tot fins po bailli la nota, et lo sont adé. Lè po cein que l'ont pu tant granteimps sè passâ dè grantès z'orguès, dè clliâo instruments iò on pompè la musiqua. N'ein aviont pas fauta. On part dè trompettès dè carabiniers et autro sè recordâvont âo prédze avoué lâo z'instrumeints ein loton, et lai zonnâvont lè quatro partiès et la basse po menâ clliâo que bramâvont, que ma fai ce n'étâi pas pequâ dâi vai.

Et pi l'ein aviont iena que djuïvont adé à la fin d'âo prédzo, c'étâi clliâ dâo chaumo treinte-trâi, que coumeincivè pè *ré, la, la, ut.*

Ora porquiet djuïvont-te clliaquè â la fin d'âo prédzo? Etâi-te on n'hazâ âobin étâi-te 'na precauchon? N'ein sé rein âo su, mâ sè porrâi bin que lo pourro vilhio menistre que l'avion adon prédzivè on bocon ein mineu, et cein einmôurtessâi l'atteinchon dâi dzeins que l'accutâvont, se bin qu'âo bet d'on momeint on coumeincivè à ein vaire donda su lè bancs; et que l'étâi po esquivâ à ces bravo vilhio l'affront d'ein ourè ronflià après l'*amen* dè la fin, que la musiqua einmodâvè onco on bet. Se lè dinse, la précauchon étâi bouna, kâ, quand la trombonna pétâvè clliâo *fa* d'avau à férè grulâ lè carraux et que lè dzeins eintoupenâ oïessont djuï: « Réveillez-vous, peuple fidèle! » nion ne restâvè eindroumâi et lo prédzo finessâi ein boun'ordrè.

Rn.

La dernière colonne.

Nos glaciers; leurs vertus. — Refroidissement général. — Une répétition à l'Opéra.

Drrrrinn! On appelle au téléphone.

— Voilà!

— C'est votre imprimeur.

— Bon! Et quoi de nouveau?

— Il manque une colonne pour « boucler » le journal.

— Diable!... En êtes-vous bien sûr?... Il me semble, pourtant...

— Oh! j'en suis très sûr. L'article de M... n'a pas donné ce que l'on pensait, il nous faut encore une bonne colonne. Le compositeur attend.

— Peste soit du canard et de son appétit!... Enfin,... on va s'y mettre.

Drrrinn!

* * *

Le compositeur attend!

Et le thermomètre qui marque vingt-cinq degrés. Et le temps qui est à l'orage. Et le cerveau qui est vide, absolument vide.

Est-il alors étonnant que, désespéré, pressé par l'imprimeur, qui veut mettre en pages, le journaliste lance un regard suppliant à ses ciseaux? Eux, au moins, sont toujours prêts à fournir. Ils sont l'ami fidèle des mauvais moments et leur collaboration anonyme n'est pas toujours aussi malheureuse qu'on le veut bien dire.

Il y a de mauvais coups de ciseaux; mais, il y en a aussi de bons. C'est un de ceux-ci qu'il nous faudrait à cette heure.

* * *

Au moment où tous les regards sont tournés vers la montagne, seul refuge contre les brusques chaleurs dont nous souffrons dans la plaine, on nous pardonnera bien un coup de ciseau en faveur de nos glaciers. Voyez ce qu'en dit un ouvrage écrit il y a quatre siècles et qui jouit, en son temps, d'une grande autorité. Munster, l'auteur de l'ouvrage en question, attribuait à nos glaciers des vertus thérapeutiques dont nous ne nous doutions guère.

« Les chasseurs, dit-il, ont coutume de suspendre en été leur gibier dans les fentes des glaciers, afin qu'il s'y gèle et s'y conserve jusqu'au moment où ils veulent en faire usage. » — On ne connaissait point alors les appareils frigorifiques. — « Les habitants du pays emploient la glace des glaciers dans les maladies désespérées, surtout pour arrêter la dyssenterie, et comme remède contre les fièvres aiguës; car les contraires guérissent les contraires; ils assurent aussi que l'eau des glaciers a plusieurs usages et guérit plusieurs maux; en été, elle est très froide, trouble et d'une couleur cendrée, comme si on y avait mêlé beaucoup de cendres, et elle sort ça et là des vallées, réunie en grands ruisseaux. »

* * *

Un auteur plus récent — il écrivait au commencement du XVIIIe siècle — remarquait, dans son style original, « que, dans ce siècle corrompu, où l'amour de Dieu et du prochain se refroidit sans cesse, les saisons de l'année se refroidissent aussi; que l'hiver est plus long et l'été plus court et que la vigne fournit un vin plus aigre et moins mûr qu'autrefois; enfin, que les masses de neige et de glace, sur les montagnes qui les gardent toujours, s'augmentent chaque année. »

Comme tout se lie dans la nature!

* * *

Maintenant, pour finir, laissons les ciseaux. Voici une anecdote. Nous la tenons d'un témoin de l'incident.

On répétait, à l'Opéra de Paris, une œuvre de Reyer. Celui-ci était présent.

Froid, sombre même, avec un air de vieux soldat grognon, Reyer écoutait sans mot dire.

Tout à coup, il fait signe d'arrêter.

« Monsieur, dit-il au chef qui dirigeait la répétition, veuillez recommencer ce dernier passage; les cors sont entrés deux mesures trop tard. »

On reprend le passage. Nouveau retard des cors.

Impatienté, Reyer s'en va droit aux directeurs de l'Opéra, qui se trouvaient aussi là, et, d'un ton bourru, en désignant le chef d'orchestre, dont le visage n'était pas de son goût, paraît-il: « Avec une figure de pédicure comme celle de monsieur, je ne comprends pas qu'on ne puisse faire partir les cors! »

Peu aimable, dans sa plaisanterie, Reyer; qu'en dites-vous?

Boutades.

Un marchand de bestiaux recevait dernièrement la dépêche suivante:

« Demain, tous les porcs en gare; vous attends aussi; mais ne puis arriver que demain, train de voyageurs ne prenant aucun animal. Mauvaise foire, prix du bétail augmenté. Si vous avez besoin d'un bœuf, pensez à moi. »

Un maître d'hôtel a fait mettre sur son enseigne:

« Ici on parle *anglais, espagnol, allemand, russe, italien.* »

L'autre soir, un Anglais entre à l'hôtel et, dans un français plus ou moins fantaisiste, il demande l'interprète.

— Il n'y en a pas, répond le garçon.

— Comment, il n'y en a pas! s'écrie l'insulaire; mais alors qui parle toutes les langues indiquées sur votre enseigne?

— Ce sont les voyageurs.

On parle de la crise des théâtres entre directeurs:

— Hélas, fait l'un, il n'y a plus qu'un théâtre que je voudrais diriger.

— Lequel?

— Le théâtre de la Monnaie.

Un marchand de vin est cité devant la justice, pour répondre à une forte accusation de mouillage.

— Enfin, malheureux! s'écrie le président, vous détruisiez votre vin, vous enleviez son bouquet...

— Ah! pardon, mon président, le mouillage, c'est de l'eau,... et l'eau, c'est pour entretenir la fraîcheur du bouquet.

La rédaction: L. Monnet et V. Favrat.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

ENCRES A.-W. FABER

fixe et à copier.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.